T 917.4

D Montagnet

CONSIDÈRATIONS

SUR

L'AMOUR ET SES EFFETS,

SUR L'ÉCONOMIE HUMAINE.

ESSAI

Présenté et soutenu à l'Ecole spéciale de Médecine de Montpellier le 25 Avril 1807,
Par PIERRE-GERMAIN REY, natif de Vald'Illier, République Valaisanne; Membre de l'Athénée médical de Montpellier, ancien Chirurgien interne du grand Hôtel-Dieu de Lyon.

Pour obtenir le titre de Docteur en Médecine.

« Si les qualités du corps plaisent et attirent,
Celles de l'esprit fixent et enchaînent ».

(Roussel syst. ph. et moral de la femme.)

A Montpellier, chez G. IZAR, Imprimeur de l'École de Médecine, plan d'Encivade n.o 12.

13

A

ANNE-MARIE THOMAS V.E REY,

MA MERE!

O vous, qui sûtes aimer par amour, estime et amitié ! Vous qui, par exemples, plaçâtes et fîtes germer dans mon jeune cœur la semence de toutes les vertus; Vous enfin, dont les constantes et pénibles sollicitudes pour votre fils, ne trouvèrent d'autres bornes que l'impossible : agréez la dette sacrée que j'acquitte aujourd'hui en vous offrant ce faible Essai de mes premiers travaux.

REY.

VENERABILI · RIBIER ·
PRESBYTERORUM .DIGNISSIMO ·
ECCLESIAE · CATHOLICAE · ORNAMENTO·
PIETATE · SCIENTIA · MORIBUSQ · EXIMUS·
CLARO·
PAUPERUM · PATRI ·
AFFLICTORUM ·SOLATIO ·
IN · OMNES · BENEVOLENTISSIMO ·
INNUMERABILIUM · BENEFICIORUM ·
MEMOR·
HOC·TENTAMEN·VOVET·ET·CONSECRAT·

P. G. REY.

AVANT-PROPOS.

Les immenses productions de la vie intellectuelle offrent un spectacle dont l'imposante majesté décèle à nos yeux toute la sublimité d'un créateur. L'intérêt que présente leur étude est donc fondé, puisqu'il s'agit de chercher à connaître tout ce que nous sommes. Mais l'étude n'en devient pas pour cela plus facile. Je me suis retranché sur une partie de ces productions en méditant sur les sensations. J'ai fixé spécialement mes regards sur une de leur fille naturelle. J'ai considéré l'amour comme une passion, et pour cela, je l'ai distingué de l'appetit vénérien qui peut en être la cause la plus ordinaire, mais qui n'est jamais la passion elle-même, puisque celle-

ci suppose toujours une exaltation plus ou moins marquée des facultés intellectuelles. J'ai insisté sur les causes de l'amour, et je les ai trouvées conformes au principe, c'est-à-dire, qu'elles sont intellectuelles. J'ai ensuite voulu prouver que sa phisionomie était intellectuelle, et bien plus souvent relative aux *actions* que la passion détermine, qu'aux phénomènes organiques qui en résultent. Enfin, j'ai tâché de tracer les limites des actions volontaires et involontaires qui suivent l'amour malheureux.

Puissent ces reflexions, qui ne sont neuves que par leur application, me mériter de l'Ecole à jamais célebre de Montpellier, le titre justement ambitionné, que je m'empresse de lui solliciter.

CONSIDÉRATIONS

SUR

L'AMOUR ET SES EFFETS,

SUR L'ÉCONOMIE HUMAINE.

En tirant du néant tous les êtres vivans, le Créateur leur donna la sensibilité. De cette source unique émanèrent tous les besoins, toutes les facultés, le plaisir et la douleur. Mais plus fécond dans l'espèce humaine, disons-mieux, dans l'*intelligence servie par des organes* (1) ce sentiment présida à toutes nos conventions sociales, à l'institution de toutes nos lois; et, de notre observance plus ou moins exacte, on vit naître tous les vices, germer toutes les vertus.

Nos idées nous viennent de deux sources bien distinctes, dit Cabanis, des or-

(1) Sublime définition de l'homme par M. de Bonald. du divorce considéré dans le dix-neuvième siécle etc. Discours préliminaire.

ganes internes, des sens externes; de leur réunion résulte le système intellectuel. Mais la part isolée que chacune a à la la formation de ce système est bien variable. L'instinc, résultat des impressions intérieures, suffit seul aux petits besoins du nouveau né et finit par disparaître à mesure que le raisonnement se perfectionne. Voilà pourquoi, dans l'homme civilisé, tout est intelligence. Cette vérité fondamentale de Cábanis devrait, ce me semble, terminer à jamais ces éternelles disputes sur l'*homo duplex*, l'âme sensitive et l'âme rationnelle ; distinctions établies d'après les simples déterminations instinctives et rationnelles, entre les besoins souvent impérieux de l'organisme et le jugement qui les réprime ou délibère sur les moyens d'y obtempérer sans choquer les convenances, les devoirs, la religion, etc. (1)

Ouverts à l'impression des corps environnans, les sens sont, dans l'homme, la voie que la nature leur a tracée pour arriver dans le vaste empire de l'intelli-

---

(1) Richerand, nouveaux élémens de physiologie t. 2. art. Sensations.

gence. Celle-ci les digère à sa manière, et plus nous nous éloignons de la nature des premières sensations (1) plus notre être s'étend, se développe. L'étonnement qui contribue à nous faire sentir si vivement tout ce qui nous arrive d'extraordinaire, augmente alors l'activité de nos facultés. Il en est des facultés intellectuelles, comme de celles du corps ; l'exercice les fortifie (2). Or, ce sont nos besoins qui exercent nos facultés, et c'est à eux à qui nous devons le bonheur que nous avons de jouir. C'est ainsi que de besoins en besoins, de désirs en désirs, de connaissances en connaissances et de plaisirs en plaisirs, nous formons une longue chaîne qu'il suffit d'examiner attentivement pour découvrir le germe de tout ce que nous sommes, et les progrès de toutes nos connaissances (3). « Voilà l'homme en effet, dit Rivarol (4).

(1) La Sensation renferme toutes facultés de l'âme.

(2) Le Professeur Baumes nous a peint cette vérité dans l'éloquent discours inaugural qu'il a prononcé le 8 avril 1807, sur l'éloge de feu le professeur Barthez.

(3) Condillac, traité des sensations, pag. 94.

(4) Nouveau Dictionnaire de la langue française. Discours préliminaire.

La simplicité de son origine se perd dans la majesté de son histoire ; la nudité de ses élémens dans la magnificence de ses ouvrages: ses besoins primitifs et ses passions premières, ne sont rien auprès des besoins et des passions dont il s'est fait une si éclatante nécessité ». Il est donc bien vrai que l'homme n'est rien qu'autant qu'il a acquis. Sa perfection morale suit ordinairement le développement du physique, et c'est pendant les années qui précédent immédiatement l'époque orageuse de la puberté, que le jeune homme jouit au plus haut degré de toute son intelligence. Mais qu'il y prenne garde, c'est aussi le moment où il faut s'armer contre les écarts d'une imagination trompeuse qui, trop souvent, l'engage voluptueusement dans le paysdes abstractions et des erreurs d'où il ne se retire, hélas ! qu'avec les trop rudes et inappréciables leçons du malheur.

N'est-ce point dans un moment où toutes les facultés morales et physiques sont mises à contribution, que le précieux trésor de l'éducation doit offrir une digue solide aux penchans d'un

amour aveugle ? Principe fondamental, dit Virey, l'éducation humaine tend à développer l'action du système nerveux, et à lui donner une grande prépondérance sur les sentimens matériels et les appétits grossiers. Par la bonne éducation, l'âme et avec elle la vie presque entière, se resserre sur les organes intellectuels qu'elle dirige toujours avec avantage pour le bonheur général et particulier. Par l'éducation, l'espèce humaine devenue maîtresse de la terre, ne connaît d'autre empire que le sien, après celui qui régit l'univers. Nos parens ne nous aiment donc pas, lorsque pour des raisonnemens frivoles ou une lâche insouciance, ils négligent les premiers biens qu'ils doivent à notre enfance. Si les mères refléchissaient sur l'influence qu'elles ont dans la société, elle verraient que de leurs soins continus « dépend la première éducation, les mœurs, les passions, les goûts, les plaisirs, le bonheur même des hommes ; ainsi, élever les hommes et les soigner tandis qu'ils sont jeunes ; quand ils sont grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la

vie agréable et douce: voilà les devoirs des femmes dans tous les temps (1) ». Pour moi, je n'ai pas à me plaindre, les volcans du plus noir tartare respectèrent une tendre mère qui, par ses constantes sollicitudes m'inspira le goût de la vertu, le mépris du vice, le courage nécessaire pour parvenir à la connaissaace des choses utiles. Que la piété filiale puisse devenir sa plus donce récompense !

Parvenue à l'époque où une surabondance de vie cherche à se commuiquer, l'espèce humaine voit dans tout l'univers un nouveau spectacle; une inquiétude inconnue suit partout ses pas, soit qu'elle se retire sous l'ombrage des retraites silencieuses, soit qu'elle s'enclave péniblement dans un cercle social; par-tout un feu secret la dévore. Heureuse ! si elle sait écouter le frein de l'austère et sage raison qu'elle reçut en partage. C'est l'amour qui parle (2) .mais pour consommer l'acte repro-

---

[1] Rousseau, Émille tom. 4.

[2] J'entends par amour cette puisante impulsion qui détermine le rapprochement raisonné de l'homme et de

ductif, chaque sexe a besoin du concours d'un individu comme lui par son espèce, mais qui en diffère par son sexe. Delà la mutuelle dépendance de l'homme et de la femme, du devoir et de la raison

Ce commandement, eût suffi, sans doute, à des humains marchant d'un pas ferme dans la voie de la justice ; mais bien prévenue contre une volonté capricieuse, la nature (1), pour n'être point frustrée dans ses espérances, sut nous porter à l'amour par un sentiment délicieux qui fit taire devant lui tous les autres intérêts. Ce n'est pas au reste pour la première fois qu'elle nous prouve et sa puissance et notre extrême faiblesse.

---

de la femme, d'après des jugemens de convenances, de complaisances réciproques, propres à obtenir une fin déterminée, la réproduction de l'espèce. J'espère qu'on ne me cherchera point de difficultés sur cette dénomination. J'ai considéré l'amour comme une passion, et toute passion est un phénomène essentiellement, intellectuel, bien différente, sous ce rapport, des appétits des organes qu'une simple détermination instinctive peut satisfaire.

[1] J'entends par le mot nature, l'ensemble des lois constitutives et conservatrices des êtres. La législation en-

PARAGRAPHE II.

N'est-ce point par la même prévoyance et pour le même objet, qu'elle créa le mobil puissant de la beauté ? Sorte de prestige enchanteur qui détermine sur notre manière d'être actuelle, l'idée d'une perfection attachée à une convenance de moyen dont la réproduction retire de si grands avantages. Tout prouve, en effet, que cet objet de conquête, dans l'espèce humaine, fut fait pour l'amour, comme celui-ci fut créé pour l'espèce. Elle ne brille essentiellement que pour l'amour, se réfuse obstinément à tous ceux qui ne peuvent

---

tière de l'univers et non son législateur: par état naturel de l'homme, l'état civilisé hors du quel je ne prétends m'engager dans aucune discussion. La perfection physique et morale ne peut s'opérer que dans les liens de la civilisation et surtout dans le calme du bonheur domestique, dans une douce sécurité politique. Plus un peuple est avancé dans ses institutions politiques et religieuses, plus il y a d'attraits dans les individus qui le composent. La fixité du lien conjugal, dit Virey, a contribué à notre perfectibilité en égalant la liberté de deux sexes raisonnables. Chez nous, la plus douce moitié du genre-humain n'est point immolée aux plaisirs par l'abus de la puissance.

en ressentir la douce impression ; elle tend sans-cesse, et avec avantage, au perfectionnement de l'espèce : l'affreuse entipathie de l'aversion, puissant antagoniste de la beauté, n'enfanta, trop souvent, que des monstruosités. Mais d'où vient relativement à notre objet, tant de goûts différens sur le beau ? C'est que, disent les moralistes, Dieu a mis au dedans de nous un modèle idéal de la perfection qui échappe sans cesse à nos désirs, dans un ordre de chose où toute vertu est un effort, tout sentiment généreux un sacrifice. Avant la catastrophe dont parlent les Saintes Écritures, dit un de mes plus chers ami de Lyon, il n'en était point ainsi, et peut-être le modèle que nous avons au dedans de nous n'était pas idéal, il était vrai (1), quoiqu'il en soit, il variera selon que nous sommes disposé à méler plus ou moins de moral au physique de l'amour (2). C'est de

[1] Ballanche-fils, du sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts, pag. 72.

[2] Voyez Roussel, système physique et moral de la femme, pag. 85.

la liberté que nous avons de comparer les objets qui nous frappent à ce modèle idéal, que l'éducation perfectionne ou modifie en nous ; c'est de la possibilité dans laqu'elle nous sommes de choisir celui qui lui convient le mieux, et de le concevoir tel qu'il est, et qu'il doit être pour que la sympathie soit parfaite, que naît le mérite ou le démérite de nos attachemens souvent hasardés : c'est de la victoire remportée ou perdue sur les sens, par la raison, que viennent la satisfaction ou les remords. Et, qu'on y prenne garde, ce modèle bien cultivé, ne comporte point l'alliage impur de l'intérêt et de la vanité; il trouve dans les qualités morales, un supplément aux plaisirs physiques, et ces qualités presque toujours annoncées par les traits de la figure, la démarche, le geste, le doux son de la voix, etc., feront sur lui une impression mille fois plus sensible que celle qui provient d'une ardente imagination ou du caprice.

Toutes les femmes louches, dit-on, plaisaient à Descartes, parce que la

première qu'il avait aimée était louche. Reste à savoir si cette femme n'avait d'autres qualités aimables, que celle du strabisme. Au reste, je conçois facilement que pour peu qu'on s'oublie, nos penchans peuvent ne pas avoir d'autres principes que les impressions agréables, que les objets nous ont fait éprouver. Trop heureux! celui-là qui, d'après des principes de morale et de bon goût, n'a prodigué ses caresses qu'à un objet réellement méritant.

Mais peut-on ne pas connaître mieux ses propres intérêts, et ne pas voir que le bonheur qu'un sexe peut attendre de l'autre dépend de quelques qualités morales qui en assûrent la durée? Mais on m'objecte que la comparaison que j'établis est impossible, que le penchant est irrésistible, que dans l'amour on ne raisonne pas, etc., etc. On ne raisonne pas? Le cerveau de l'amoureux est-il donc semblable à celui que comprime une esquille ou un épanchement; ou bien est-il excité violemment comme chez le phrénétique; ou altéré d'une manière quelconque comme chez le

maniaque? Si l'homme ne peut plus devenir amoureux qu'à ce prix, je ne verrai plus dans lui qu'un malheureux, sujet à de violens et honteux accès, qu'on ne pourra que plaindre et jamais punir. Mais il n'est pas besoin d'aller si loin, rien ne prouve que la passion qui nous occupe, soit un phénomène maladif de sa nature; la puissance suprême ne saurait récompenser par la folie, le plus bel ouvrage de son artiste! l'amoureux peut donc être considéré comme un individu sain et bien portant, chez qui l'intelligence peut être émue, troublée, agitée, mais jamais profondément et intimément lésée, puisque la liberté subsiste encore et qu'il est encore le maître de la diriger par d'autres plus grands motifs, de vouloir et d'agir autrement qu'il ne veut et qu'il n'agit. Et même je dis plus, cette agitation de la vie active est alors nécessaire, puisqu'elle devient la seule cause déterminante de la passion; elle en fait alors un phénomène intellectuel. Un regard affectueux frappe l'œil de cette jeune personne, l'optique ébranlé meut

le cerveau à son tour : voilà qui n'est que physique, et si les choses en restent là, l'impression demeurera comme chez celui qui n'a jamais connu l'art des signes. Mais qu'à cette perception cérébrale succède l'idée agréable d'une convenance réciproque, tant au physique qu'au moral; qu'à cette idée succède le desir de la jouissance: voilà qui porte tout entier sur l'intelligence, et quelle que soit la rapidité de cet enchaînement, on peut voir qu'une reflexion et un jugement suivent toujours l'impression, précédent toujours la passion, et l'amour est bon ou mauvais, suivant les conséquences vraies ou fausses que le jugement a produites; voilà précisément ce qui en fait un phénomène intellectuel.

C'est parce que l'amour est un attribut moral que nous regardons comme ridicule et imparfait, celui-là qui, sans jamais s'affectionner parle d'amour à sa maîtresse comme n'en parlant pas. Nous serions ridicules nous-mémes de juger ainsi, si nous n'avions la conscience intime qu'il pourrait agir plus galamment. Preuve

que l'amour est un phénomène intellectuel; c'est qu'il se justifie toujours par des jugemens très-suivis entr'eux, quoique souvent fondés sur de faux principes. En effet, quelle vivacité, quelle abondance d'expressions, quelle subtilité de raisonnement, le jeune homme épris d'un fol amour, ne trouve-t-il pas pour se justifier, en composant par une éloquence souvent étrangère et toujours étonnante, l'éloge de l'objet qui le captive? Et on dit que dans l'amour on ne raisonne pas! Que signifie donc ces expressions communes: *c'est la passion qui le fait raisonner si ingénieusement*; *les passions fortifient l'âme*, *etc. etc.* (1). « Toute passion aimante et expansive, commence et finit par un sentiment: ce qui distingue d'une passion solitaire et factice, une passion naturelle et sociale, c'est que cette dernière est accompagnée d'un sentiment (2) ».

« Quiconque est capable d'aimer, est vertueux, et quiconque est vertueux, est aussi capable d'aimer. Comme ce serait

---

(1) Egaremens de la raison, tome 1, lettre XIV.

(2) Ballanche-fils, ouv. cit. introduction.

un vice de conformation ponr le corps que d'être inepte à la génération, dit Diderot, c'en est aussi un pour l'âme, que d'être incapable d'amour. L'amour forme l'ame, le cœur et l'esprit, selon ce qu'il est; il n'est rien à craindre de sa part pour les mœurs, il ne peut que les perfectionner; tandis qu'on a tout à craindre, au contraire, pour ceux qui, inquiétés par des saillies charnelles s'y abandonnent, en les confondant grossièrement avec l'amour (1)».

Les qualités qui font la beauté d'un sexe, défigureraient l'autre; aussi le contraste est frappant, et l'accord en est merveilleux. L'homme tire son lustre d'un air de grandeur et de majesté qui plait; la femme est caractérisée, par une molle délicatesse des membres faibles et arrondis. Les forces ce déssinent chez le premier, par ce qu'il doit asservir et protéger; aussi il se fait obéir par ce qu'on craint sa puissance. Les nerfs viennent prédominer chez la seconde et augmenter encore sa susceptibilité;

(1) Voyez l'Encyclopédie, articl. amour des sexes.

sa faiblesse sait contraindre parce qu'on ne résiste pas à son adresse. Dans la société, celui-là qui est le plus robuste, le mieux constitué, est toujours préféré; on chérit parmi les femmes, celle qui a le plus de sensibilité. Une physionomie vivement animée plait dans l'homme; une peau fraichement colorée que le plâtre n'a jamais ternis, plait et attire dans une femme qui n'oublie pas d'exalter la délicatesse de ses nerfs. Une voix grâve et sonore annonce l'époque heureuse d'une douce hymenée, arrivée chez l'homme; des contours gracieux, le désir de plaire, la fonction menstruelle, le développement des organes reproducteurs, etc., etc., dénottent la même époque chez la femme : tous les deux se contemplent comme un moyen de félicité suprême, et de ce balancement réciproque de pouvoir et de volonté, de force et de faiblesse, naissent l'unité, l'harmonie et le triomphe de l'amour. Il est remarquable que dans cette passion tout conspire pour la réunion des sexes, tandis que presque toutes les autres tendent à séparer les

individus, si l'intérêt particulier n'y est pour quelque chose.

Cette remarquable révolution de la puberté influe essentiellement sur la vie active, pendant que la vie intérieure se sent moins vivement de la force de l'orage. Circonstance nécessaire, en effet, puisque l'amour devait mettre à contribution toutes les facultés intellectuelles. Aussi ces facultés sont-elles très-actives alors, c'est l'époque où se montrent les attentats les plus inouis, le courage le plus indompté, la force d'âme la plus sublime, les sacrifices les plus grands et les plus généreux. C'est aussi l'âge de toutes les affections des organes de la vie extérieure, des aliénations mentales, etc., etc.; l'amour suit en général le développement de ces facultés. L'idiot, les crétins les plus complets qui habitent certaines contrées de ma patrie, et sur lesquels on s'est plû à fabriquer tant de fables, dont tout le ridicule retombe sur les écrivains inexacts qui les enfantèrent, ne sont jamais amoureux quoiqu'on puisse en dire. Cependant remarquez en passant,

que les viscères intérieurs sont intacts, et les organes reproducteurs assez développés. Seulement le moral est resserré, garrotté ; c'est en vain que les sens veulent transmettre au cerveau l'impression reçue; celui-ci est trop tranquille pour se déranger; l'âme toute entière ne saurait le forcer à exécuter ses ordres. Tel que le soleil d'un beau jour qui voudrait briller, mais qui ne peut insinuer ses rayons ravissans à travers le brouillard imperméable qui l'entourre. Otez le crétinisme, tout est prêt d'ailleurs, et vous aurez des amoureux. Cela est si vrai, que les mi-cretins, le sont, et par choix pour un objet plutôt que pour un autre.

PARAGRAPHE III.

L'amour est excité en nous et malgré nous, toutes les fois que nous nous trouvons exposé aux causes qui le déterminent, soit que nous ayions recherché ces causes, soit que nous n'ayions pû les éviter. Mais comme l'amour est une fonction essentiellement intellectuelle,

il faut aussi pour qu'il se manifeste, que ses causes aient été préliminairement, perçues et jugées par l'intelligence, et c'est ce que je vais tâcher de développer.

L'amour naît du desir. Le desir est la fille naturelle et légitime du besoin, et celui-ci trouve sa source dans la sensibilité. Il y a donc réellement une grande différence entre l'un, puisqu'il suppose toujours l'exaltation plus ou moins marquée des facultés intellectuelles, et l'autre, qu'une détermination instinctive et nécessaire fait naître. On ne peut donc pas mettre sur la même ligne les appétits des organes et les passions, quoique les premiers puissent solliciter les secondes. « Ceux-là, dit Richerand (1), résident dans les organes et ne supposent que de simples déterminations instinctives. Ainsi, l'accumulation de la semence dans les vésicules séminales excite l'appétit vénérien, bien distinct de la passion de l'amour, quoique souvent il en soit la cause

(1) Nouveaux élémens de physiologie, tom. 2 p. 178.

déterminante. Les animaux n'ont que l'appétit qui diffère autant de la passion que l'instinct de l'intelligence ».

Je dis quoique souvent il en soit la cause déterminante ; il parait même en effet, que les desirs précédent la formation des matériaux reproductifs, bien loin d'être excités par eux. Il est un temps où ces desirs ne sont encore que des élans vagues d'un instinct qui cherche un objet sans le connaître (1). Nous voyons du moins très fréquemment des eunuques, des *dits* hermaphrodites, etc., etc; chez qui la nature semble, pour ainsi-dire, oublier l'imperfection de son ouvrage en les portant à l'idée de conserver l'espèce par un combat où elle ne saurait apporter que des armes inutiles. D'un autre côté, Condillac (2) a bien prouvé que nous ne pouvons démêler les sensations qui nous agitent que successivement. Or, dans le moment où cette grande révolution se manifeste chez le jeune hom-

(1) Roussel syst. phyl. et mor. de la fem. pag. 118.
(2) Traité des sensations.

me, une foule d'impressions nouvelles le frappent, et viennent agrandir son existence, mais il ne peut se rendre raison du sentiment confus qui en resulte, jusqu'à ce qu'il les ait appréciées successivement. « La plupart des gens prennent pour de l'amour le désir de la jouissance, dit Didérot (1), voulez-vous sonder vos sentimens de bonne foi, et discerner d'où vient votre attachement ; interrogez les yeux de la personne qui vous enchaîne, si sa présence intimide vos sens, et les contient dans une soumission respectueuse, vous l'aimez. Le véritable amour interdit même toute idée sensuelle, tout essort de l'imagination dont la délicatesse de l'objet aimé pourrait s'offenser, à supposer qu'il en fut instruit ; mais si les attraits qui vous charment font plus d'impression sur vos sens que sur votre âme, ce n'est point de l'amour, c'est un appétit corporel ». L'amour différe de l'érotomanie, dit Sauvage, en ce que dans celui-là on

(1) Encyclopédie.

ne désire point la seule possession charnelle de l'objet aimé, mais qu'on la respecte au contraire comme un dieu (1).

L'histoire des tempéramens nous prouve assez l'étroite dépendance du physique et du moral pour nous convaincre que l'homme est un ; mais la prédominance de vitalité de tel ou tel système organique imprime à l'amour, d'une manière médiate, une modification remarquable suivant l'âge, le sexe, et les habitudes. Je remarque en général, une liaison presque intime entre le développement de l'amour et de l'intelligence. Les traits physiques des tempéramens sanguins et bilieux marchent de concert avec l'amour le mieux senti. Pourquoi, l'homme sanguin, surtout si délicat en amour, ne joint-il pas à cette qualité la constance qui lui ajouterait tant de charmes ? Pourquoi ? Ma réponse est toute prête: elle devient inutile.

Il faut du reste convenir qu'il n'est que trop de causes physiques de l'amour

---

(1) Nosologie, tom. 2 pag. 328.

à la portée d'une volonté capricieuse. Par qu'elle fatalité étrange, l'espèce humaine devient-elle donc presque toujours l'artisan de ses maux en changeant en poison mortel, les moyens précieux qui devaient servir à la plénitude de son existence? Elle perd dans la mollesse, consume dans de stériles agitations tout ce qui la distinguait. Les sens se dégradent, deviennent insatiables pour avoir usé envers eux d'une coupable complaisance. Insensée, tout l'importune, elle renverse tout, détruit tout, et perdant jusqu'aux idées de l'ordre, elle viole toutes les loix.

« Ainsi, dit Buisson (1), le libertinage est évidemment destructif de l'homme au physique comme au moral; et c'est cependant cet amour inconstant qu'on ose nous présenter comme le seul moyen d'être heureux! et c'est cette constance, fondement nécessaire de la société, puisqu'elle l'est de l'union conjugale,

---

(1) De la division la plus naturelle des phénomènes physiologiques, considérés chez l'homme.

qu'on nous représente comme un rêve, ou l'état le plus infortuné et le plus directement contraire aux lois physiologiques ». Voyez ces hommes efféminés, languissans, consumés de volupté avant même d'être nés pour le plaisir; ils ressemblent, comme le dit Virey, à ces méridionaux pusillanimes et affaissés sous le poids des vices.

Les hommes toujours jaloux des primautés, (au moins chez nous), ont toujours fait grand cas, dit D. Buffon, de posséder exclusivement les prémices de l'amour. Que l'on traite cette ambition de barbarie, de folie, de préjugé ridicule, je ne discuterai point. La réponse à ces objections est gravée dans le cœur de tous ceux qui aiment par amour, et qui en éprouvent les douceurs. On ne peut que s'écrier contre divers procédés, établis pour constater la virginité physique ; mais cet objet ne me regarde pas. Si rien, dans l'économie, n'existe sans but déterminé, ne pourrait-on pas présumer que l'hymen, a dans la femme, une fin morale ? Nous n'avons pas encore la connaissance de

son utilité physique. Mais qu'on y prenne garde, la funeste et barbare jalousie est très-près de l'ambition dont je viens de parler quand elle n'est pas raisonnablement limitée. Ce dernier sentiment dessèche le cœur et consume par des combats terribles, celui qui s'y abandonne sans réflexion. Il est loin toute-fois, d'être toujours condannable: il peut se rallier avec des motifs qui en justifient le principe.

La pudeur, cette ingénue compagne des graces, cette flamme pénétrante d'un regard d'amour; la pudeur, véritable émanation de la divinité, source de tous les sentimens délicieux qui ajoute à la beauté le lustre qui la déifie; la pudeur enfin, vapeur énivrante qu'exhale le sein de la perfection, donne à la réproduction les avantages les plus précieux : 1.° en repoussant des amorces artificieuses, elle prolonge le combat, rend la défaite plus difficile, la cession plus honorable, et par-là, augmente infiniment le prix de la victoire. 2.° En enchaînant les cœurs, elle resserre les liens qui les unissent par

l'idée d'une vertu précieuse : l'estime. Or, cette vertu, adorée des hommes, même les plus dépravés, ajoute aux autres qualités un nouvel éclat qui disparaît, si, au lieu de la rencontrer dans l'objet que l'on poursuit, on n'y trouve que des vices. 3.° La pudeur ne contribue t-elle point, par le délai qu'elle apporte nécessairement à la copulation, au perfectionnement préparatoire du fluide prolifique ? On sent bien que cette vertu ne borne pas ses avantages à la reproduction, elle les distribue au reste de la vie. La femme qui a perdu le précieux trésor de la jeunesse, en qui on ne trouve plus cet air aisé, ces manières séduisantes, cette coquéterie étudiée qui semblaient lui donner un pouvoir absolu, trouve dans l'estime qu'elle s'est acquise, la retraite la plus honorable, et c'est la seule, si elle veut m'en croire, qu'elle doive ambitionner alors. Mais trop malheureusement, comme le dit le professeur Broussonet, le désir de paraître aimable ne cesse pas toujours avec le pouvoir de l'être, en effet. La vieillesse veut

rentrer dans la carrière, se pare du mérite d'autrui ; heureuse ! si elle pouvait en emprunter le mérite et les charmes.

Les femmes pour feindre à nos yeux la plus belle de leur vertu, emploient souvent la dissimulation. Mais cette fausse pudeur, fille de nos vices, est-elle d'une utilité réelle à l'espèce ? Je pense que rarement les desirs qu'elle tend à exciter sont aussi vifs, aussi pressans, aussi durables, parce qu'ils font naître dans l'esprit du conquérant l'idée naturelle d'une imperfection quelconque, trop ordinaire aux femmes dissimulées. Cette odieuse hypocrisie que la naïve innocence terrasse d'un seul de ses regards, n'est pas propre, à coup sur, à engager une lutte bien honorable. Bientôt la vérité reprend sa place, le prestige a disparu, et le jouet à peine à ajouter foi à ce qu'on lui raconte de ses amours trompés. On en est quitte pour regréter à jamais des soins superflus. C'est que le véritable amour ne fraie point avec la perfidie.

La coquéterie, autre sentiment naturel, quoique opposé à la pudeur

n'est pas pour cela moins utile à notre objet, sur-tout si un peu de timidité vient se mêler de la partie. Elle engage le tranquille phlegmatique à payer à la nature un tribut qu'il ne songeait pas à solder. Elle fait ressortir à travers son prisme enchanteur les qualités que la pudeur couvrait de son égide : toutes deux finissent par se réunir, leur force se brise, le combat est mesuré, et l'infaillible effet de la coalition est d'augmenter le prix de l'objet défendu et l'ardeur de celui qui le poursuit. Mais qu'on ne s'abuse pas, ici le mensonge est très-près de la vérité, et on sait que le ridicule est attaché à toutes les grimaces. Un certain degré de coquêterie plait et attire, un degré de plus dépasse les limites naturelles, la coquêterie devient ridicule; tant sont étroites les bornes dans lesquelles la nature a circonscrit le vrai. Pourquoi donc la femme, faite essentiellement pour soulager le malheureux, calmer l'infortune et devenir mère, dégrade-t-elle sa sublime destinée par des procédés absurdes ?

L'amour retire de l'amitié un parti

non équivoque. Sans elle, ce n'est qu'un instinct physique qui nous fait souvent mépriser l'objet qui nous a enflammé, dès que le besoin est satisfait. Sans elle, le lien social qui rapproche les sexes n'existe pas ou ce n'est qu'un simulacre, et le véritable amour ne se contente point d'un vain fantôme : il attend de l'objet qui l'a fait naître un tendre retour, il en recherche pour toujours la possession, et compte pour rien tout le reste. Sans cette vertu, l'union conjugale se romp, et l'homme et la femme tombent, trop souvent, dans une uniformité criminelle, qui les degrade en trompant la nature par des moyens révoltans, des plaisirs infâmes, qui pour être légitimes doivent être partagés par tous les deux (1).

Condillac a prouvé que les signes sont aussi nécessaires à la formation qu'à l'expression des idées ; qu'une langue n'est pas moins utile pour penser que pour parler ; que la comparaison des

(1) Tissot, onanisme. Roussel, syst. de la femm.

notions acquises à des signes convenus de tous, était la principale cause de notre perfectionnement : j'ajoute, la cause la plus puissante de l'amour, puisque l'intelligence est le plus puissant mobil qui nous attache aux êtres qui la possèdent.

La nature qui ne devait pas prévoir une foule de conventions sociales contraires à ses vues, s'était contentée de nous assigner une époque fixe, pour la reproduction; mais nous avons sû trouver de nombreux moyens, pour fustrer ses espérances. On remarque encore dans certaines contrées, une grande différence pour l'époque de la puberté, entre les citadins, et les villageois. Elevée de bonne heure à l'école du monde, jeune spectatrice de tant de scènes variées que la coquèterie dirige, la citadine ne tarde pas à éprouver, comme par contagion, l'éxalaison homicide qui la porte à payer à la nature, un tribut quelle ne lui devait pas encore; heureuse! si les sentimens doux et affetueux, qui la portaient au plaisir sans effort, ne deviennent

point la cause de sa ruine prématurée. Remarquons que de la simplicité des mœurs, ne sort point une progéniture dépravée, de ces créatures abattardies, écume de nos cités corrompues (1). La dépravation des mœurs, enfante l'infame prostitution, et le torrent dévastateur qui s'en suit.

Le desir de plaire à l'objet aimé, éveilla dans un jeune esprit, toutes les ressources pour y parvenir. Le goût de la parure ne fut pas la moindre assurément; mais encore qu'on remarque bien, que si dans les femmes qui donnent l'impulsion à tout ce qui tient aux charmes, nous contemplons voluptueusement une mise noble, dirigée avec art, les affectations ridicules qu'inventa une coquêterie désordonnée, n'ajoutèrent jamais rien à des contours gracieux et frais, que la décence et l'art de vouloir les ignorer seuls, parent et relèvent: dans le costume, on peut allier l'élégance avec la com-

(1) Virey, hist. nat. du genre hum. tom. 1, pag. 296.

modité, la pudeur avec la santé. La vie, la santé, la raison, le bien être, doivent aller avant tout : la grace, ne va point sans l'aisance, la délicatesse n'est pas la langueur ; il ne faut pas être mal sain pour plaire (1) ». Le beau ne gît donc point dans l'indécente parure, et nos dames ne l'atteindront jamais tant qu'elles useront de l'art dangereux de simuler l'élasticité d'un sein flétri, de rehausser par un corcet qui en fait une *Guépyforme*, une gorge indocile à toute manipulation ; de réparer les injures du temps sur une figure ridée et décolorée, etc. etc. et encore etc. « Beaux masques, fuyez-loin de ces lieux empestés où l'on ne respire que l'odeur des œufs couvés ; évitez la pluie qui lavera votre peinture au pastel et découvrira etc. etc. (2) » Les jeunes beautés se sont aussi trompées, quand pour être plus belles encore, elles s'exposèrent au froid surtout, de la plus rigou-

(1) J. J. Rousseau, Émille, tom. 4.

(2) Voyez Mr. le Professeur Broussonet. De la mode et des habillemens.

reuse saison, dans une nudité révoltante. Qu'elles apprennent donc enfin, qu'il est des moyens plus innocens pour parvenir à leur but. De simples fleurs, parures modestes et virginales; le voile, cette élégante parure de la Venus pudique, ne parent-ils pas mieux le beau sexe qui entend ses intérêts, que cette foule de clinquans prodigués par un goût fastueux? (1) ou sinon je me verrai forcé de lui dire: « mais il serait plus aisé de transporter les Alpes dans les vastes plaines de l'Asie que de désabuser une femme écervelée (2) ».

Je viens de parler d'un assez grand nombre de causes morales de l'amour, Je pourrais en ajouter encore, telle que la lecture des livres immoraux, la contemplation des peintures lascives, les chants obcènes, la musique voluptueuse qui, comme le dit Condillac, invite notre corps à prendre les attitudes et les mouvemens des différentes passions etc. etc. Mais les bornes d'un essai me

---

(1) Voyez Virey, ouvrage cit. tom. 1, pag. 328.

(2) Zimmermann. Traité de l'expérience, t. 3. p. 36.

forcent à dire, avec Roussel, que dans l'histoire de la passion qui m'occupe, on a trop insisté sur les causes physiques et dédaigné la recherche des causes morales. Jetons un coup d'œil rapide sur les effets de l'amour sur l'économie.

PARAGRAPHE IV.

Quelque porté que l'on soit à se faire illusion sur les traits aigus qu'un sexe éprouve à la vue de l'autre, on conviendra que ces traits seuls ne suffisent pas, s'ils ne s'allient aux qualités morales sur lesquelles j'ai insisté. L'espérance et la crainte naissent de la convenance réciproque; et c'est précisément du combat de ces deux sentimens, que l'amour tire toute sa force :

Ses traits se peignent alors vivement sur une figure épanouie; des rayons de gloire s'échappent d'un œil langoureusement agité et plein de feu ; la joie brille au loin et le corps entier est facilité dans ses fonctions organiques. La puberté marchant noblement vers l'objet de ses nouvelles espérances, se dis-

tingue par une générosité bienfaisante sans bornes, des gestes qui montrent le cœur comme gage de la fidélité et de la sincérité des promesses, par des épanchemens devenus nécessaires, des élans essentiellement bons, il voudrait vivre identifiés dans l'objet aimé. Elle s'exprime, par ce langage heureux toujours inutilement imité et dont les modulations les plus déliées et presques inapperçues, sont loin d'échapper. Elle s'abandonne un moment dans un vaste champ d'illusions enchanteresses où l'esprit s'égare et où l'imagination comme un ferment actif et dangéreux, tantôt fait naître une pénible mélancolie, où l'âme médite à longs traits une foule de tourmens fantastiques ; tantôt, rédigeant les ordres des zéphirs messagers, enrichit de son style enchanteur toutes productions nouvelles et fait d'une lueur de vérité de ravissantes rêveries. En proie à l'ivresse de l'amour, le jeune pubère est agité d'un mouvement convulsif; léger à la vue de l'objet aimé ; il veut parler, et sa voix quoique oppressée, haletante, muette, n'est pas

sans éloquence ; le cœur bondit, la sensibilité se concentre, elle fléchit presque sous le poids de la volupté. L'homme voit alors dans la femme comme la femme dans l'homme la seule chose au monde qui puisse changer ses ininquiétudes en plaisirs, ils s'accumulent l'un sur l'autre toutes les perfections possibles, et se prêtant ainsi une importance exclusive, ils finissent par ne voir qu'eux seuls dans toute la nature, destinés à une suite constante de bonheur et de jouissances.

Mais un moment. Avons-nous donc oublié que nous sommes ici bas pour marcher de malheurs en malheurs. Est-ce qu'au milieu des plus flateuses espérances nous sommes à l'abri de toutes intempéries du sort et de la fortune ? Non, et cette fatalité attachée à notre pauvre nature devrait nous décider à jamais, à mésurer nos desirs. Dans celui-ci, surtout, d'insurmontables difficultés viennent très fréquement nous heurter, au moment le moins attendu ; et semblable à la flamme que l'eau avive, l'amour s'irrite et s'aigrit par la

moindre résistance sérieuse. Cette résistance ouvre alors une large porte aux calamités humaines. Voilà pourquoi le médecin doit faire une étude toute particulière, de l'influence de l'amour malheureux sur les organes de la vie d'agrégation. Je vais jeter un coup d'œil rapide sur cette influence.

Au souvenir cuisant d'un objet aimé et perdu sans retour; à la perte absolue d'un plaisir souvent entrevu et échappé; à une douce habitude frustrée par le veuvage ou une cruelle séparation, succèdent des affections dont l'énergie répond à la véhémence de la passion, à l'idio-syncratie individuelle, à l'âge, au sexe, à l'état antérieur du corps en santé ou malade, et à sa disposition à se revêtir préférablement du caractère de telle ou telle passion.

Quand l'amour malheureux concentre ses effets sur les organes nutritifs, les altérations qui en résultent peuvent être tellement actives que la mort en soit la suite plus ou moins prochaine, et cet exemple n'est pas absolument rare. Mais le plus ordinairement ici, les souf-

frances du corps qui viennent aggraver l'état pénible de l'âme, minent sourdement les jours du malheureux qu'une douleur profonde consume et anéantit. Anxiété, oppression douloureuse sur la région précordiale, striction de l'organe cutané, altération dans la couleur des cheveux, extrémités froides et tremblantes, respiration laborieuse, pouls concentré, fonctions organiques interverties, anorexie, tension douloureuse des hypocondres, lésion profonde des fonctions digestives, engorgement skirreux, cancers, etc. etc : voilà les effets les plus ordinairement remarqués dans l'amour malheureux, sur la vie organique.

Mais ce qui est encore pis, la vie intellectuelle s'affecte aussi, et l'influence de l'amour sur elle est suffisamment prouvée par les signes suivants : à la seule idée de posséder l'objet perdu se rapportent toutes les sensations. Toutes les facultés attaquées à la fois changent la nature des impressions qu'elles éprouvent. Le moindre chant autrefois écouté avec indifférence rap-

pelle la voix de l'amour. L'ombre et le silence des bois, les accords harmonieux de ses chantres ailés, le doux penchant d'un ruisseau babillard, un gazon verdoyant paré de fleurs entr'ouvertes, toute la nature représente l'objet perdu. Mais la nuit arrive et son silence ténébreux est encore plus accablant. La lune si chère à la douleur, insinue ses lueurs incertaines à travers un dais de feuillages; la première ombre retrace à l'imagination exaltée la forme, les contours et les graces de l'amour. Mais non, le prestige se dissipe par le contact d'un corps trop insensible. On croit entendre au loin la voix de sa déesse, mais on se trompe ce n'est que le mugissement de l'aquillon dans les enfractuosités d'un rocher voisin. Tout n'est donc qu'illusion ! l'aurore les fait disparaître. Mais les fonctions cérébrales s'affaiblissent, les muscles qui lui sont soumis tombent dans le relâchement, la tête est panchée sur la poitrine, la démarche est lente, mal assurée; l'œil est sans éclat ou il ne s'anime un moment que pour peindre la douleur.

Toujours pensive et silentieuse, la jeune personne ne répond que quand on lui parle de ses amours ; sa mémoire ne lui rapelle que ses amours ; elle entre dans le royaume de la nuit et son dernier soupir est encore pour l'amour.

Telle est l'histoire d'un individu âgé d'environ 30 ans , qui entra à l'hôpital de Lyon , dans le courant de l'hiver 1802. L'habitude extérieure de son corps était tellement grêle, blanche , imberbe et efféminée , qn'on le prit pour une femme maigrie par de longues maladies. Cette malheureuse victime souffrant depuis nombre d'années , était plongée dans une profonde mélancolie, et ne répondait guère qu'aux compatissantes questions de Mr. Cartier , alors chirurgien major (1) , il avoua qu'avant sa maladie, il avait été éperduement amoureux d'une dlle. , mais que n'ayant

(1) Combien je m'estimerais heureux de pouvoir exprimer ici à celui de qui je tiens toutes mes instructions chirurgicales , les sentimens de gratitude qu'ont placés dans mon cœur , la bienveillance et les attentions toutes particulières dont il m'a toujours honoré ! mais ma plume trop jeune encore essayerait vainement de solder une dette aussi chère à mon cœur.

pû l'épouser à cause de ses imperfections physiques, il était tombé peu-à-peu dans l'état de langueur le plus accablant. Il nous fit, en plusieurs reprises, l'histoire de son amour malheureux, et mourut le neuvième jour de son entrée. L'autopsie fit voir: les parties génitales peu ombragées, les grandes lèvres boursouflées en forme de scrotum, un clitoris du volume d'un pénis ordinaire, imperforé mais crénelé sur toute sa face inférieure jusqu'à sa base où s'ouvrait l'urètre. Au-dessous on trouvait le vagin à peine marqué, et qu'on ne pût disséquer au-delà de la face antérieure du rectum, aux parois duquel il se confondait inextricablement. Au reste, toutes les autres parties génitales internes, les organes pelviens et gastriques étaient tellement désorganisés qu'il ne fut pas possible, malgré beaucoup de soins, de rien reconnaître. Sans avoir tout découvert, nous avons du moins pu remarquer: 1.° que l'imperfection était assez grande pour le rendre nul à la réproduction. 2.° Que la nature semblait avoir oublié cette im-

perfection , puisque l'impulsion qu'elle lui communiquait était d'autant plus vivement sentie qu'elle ne pouvait être satisfaite. 3.° Que de cet accident dépendaient les affections organiques et les altérations intellectuelles dont le malade se plaignait.

Mais l'influence de l'amour sur la vie active n'est pas toujours aussi lente , souvent elle met en jeu d'une manière plus ou moins active , mais jamais subite, la sensibilité et la contractilité des organes sensitifs et locomoteurs. Alors le jeune homme est un acteur qui revêt toutes les formes , se colore de toutes les teintes ; les donjons, les chateaux forts que défendent d'immenses barrières formées par l'art ou la nature, ne sont plus insurmontables. Mais si à ces premières difficultés vaincues il s'en présente de plus fortes encore , l'âme abattue par le désespoir le plus affreux, n'entrevoit dans l'avenir qu'un vide qui lui fait frémir d'horreur ; tout est noir, tout est inanimé dans la nature entière , la vie n'est plus qu'un fardeau ; des fièvres ataxiques, la phrénésie , l'épi-

lepsie, la catalepsie, la manie ou le désespérant suïcide terminent la scène.

PARAGRAPHE V.

De ce que je viens de dire dans les paragraphes précédens, il résulte : 1.o que l'amour est un phénomène intellectuel par sa nature, et qu'il ne peut conséquemment se montrer que chez l'être moral et intelligent, puisque la passion n'est pas l'appétit, et que le sentiment qui le constitue porte sur une appréciation intellectuelle quelconque. 2.o Que les causes de l'amour sont morales, et qu'elles ne peuvent être appréciées que par l'intelligence dont les organes sensitifs et le cerveau sont toujours et nécessairement les premiers ministres. 3.o Que son expression extérieure est entièrement morale, puisque la vie active se montre toute entière en exercice dans cette expression, et que les mouvemens qu'elle exerce alors sont naturels, ordonnés, et dirigés d'après une détermination quelconque de la volonté, vers une fin prévue et

déterminée. 4.°« Que le véritable amour » est extrêmement rare ; qu'il en est » de lui comme de l'apparition des » esprits ; tout le monde en parle, » peu de gens en ont vû (1) ». Mais de ce que l'amour véritable est rare, cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas, et on en est pas moins raisonnable d'essayer d'en tracer les limites.

Je ne puis donc pas dire que dans le désespoir amoureux, je ne suis pas maître de diriger mes actions, qu'alors elles échappent à l'empire de la volonté. Elles peuvent toutes, au contraire, être maîtrisées par elle. On peut m'objecter que puisque je fais siéger l'amour dans la vie intellectuelle, il peut bien agir, comme tout autre excitant, sur les organes de cette vie, et les mouvoir sans la participation de la volonté. Il faut convenir, et l'observation le prouve, que dans ce cas, les muscles peuvent se contracter sans but, sans proportion, sans la volonté ; mais ces

---

(1) Diderot, encyclopédie, tom. 1, pag. 369.

agitations irrégulières ne font jamais une action (1), et pour être exact, il faut dire qu'aucun but n'est obtenu sans action, et il y a loin d'un simple mouvement spasmodique à l'action qui tend à une fin prévue et fixée. Il faut avouer encore que dans le premier moment de colère ou de désespoir, ou lorsque nous sommes surpris, nos agitations, nos mouvemens, sont irréfléchis, involontaires, quelqu'en soit le résultat, et les lois y ont égard. Les expressions journalières justifient cette assertion, quand on entend dire : *je suis allé trop loin*, *je voulais seulement me défendre*, *et non tuer*, *etc.*, *etc.* Mais il est on ne pas plus inexact d'attribuer de semblables mouvemens à la passion. Cet instinct universel qui

(1) Quand on réfléchit sur un objet, ce n'est jamais directement sur les idées, mais bien sur les termes qui les expriment, que la méditation s'exerce. Il est donc nécessaire de fixer invariablement les idées qu'on doit attacher a chaque mot, sur-tout en physiologie. Or, on convient d'appeler *action* un mouvement ou une suite de mouvemens dirigés, par la volonté, vers une fin déterminée.

nous porte continuellement à notre conservation par le premier moyen qui est en notre puissance est bien différent d'une détermination intellectuelle : nous n'avons encore eu le temps, ni d'aimer, ni de hair, quand nous repoussons ainsi une attaque subite et imprévue.

Mais je remarque avec Buchant, que quoique l'amour soit la passion la plus violente, rarement et presque jamais il marche avec une extrême rapidité. Personne n'aime à l'extrême du premier abord, ou nous le traiterions d'insensé. D'après celà, les déterminations qui portent, dans un amour malheureux, à attenter à ses jours ou à ceux d'autruit, sont-elles le résultat d'une réaction morbifique des organes internes sur la vie active, pour dire qu'on n'est pas maître de soi dans ces momens ? Je remarquerai ici, qu'une simple contraction spasmodique des muscles du bras ne saurait déterminer une *action* ; une cause aussi aveugle ne saurait tendre à un but aussi prévu, qu'à celui de se débarrasser du fardeau de la vie, ou de tuer son ennemi.

N'est-ce pas d'ailleurs d'après cette conscience intime, que notre intelligence conservant toujours le pouvoir de diriger la volonté par de plus grands motifs, quelle que soit notre impétuosité naturelle, que la plupart des auteurs donnent des préceptes à suivre dans le moment du désespoir le plus complet? Par la raison, dit Mahon, nous mettons un frein aux affections qui viennent des appétits sensuels. Celui qui s'y laisse entraîner ne doit attribuer son malheur qu'à l'inconsidération et à la témérité qui excluent la réflexion. Et ailleurs « (1), l'homme est criminel quand il commet certaines actions, parce qu'il est né libre, c'est-à-dire, avec le pouvoir de s'abstenir de faire ce qui est défendu, et par les lois de la morale universelle, et par les conventions particulières de la société dans laquelle il vit ».

« Être ému et agité par les passions comme une marionnette par ses ressorts,

---

(1) Médecine légale, article démence.

cela nous est commun avec les bêtes les plus féroces, avec tous les éfféminés, et les monstres comme Phalaris et Néron (1) ».

Bichat lui-même a fait préssentir la vérité que j'avance, en disant, que les mouvemens des passions en général sont *pour-ainsi-dire*, involontaires ; qu'il y a alors *mélange ou succession* des mouvemens des deux vies, etc. etc. L'homme désespéré ne trouve jamais absurde la récommandation qu'on lui fait de modérer son impétuosité, de composer son visage afin qu'aucun mouvement, aucune nuance de trouble ne fasse connaître se qui se passe au dedans de lui ; preuve de part et d'autre que la colère le désespoir même, n'ôtent point à la volonté le puissant empire qu'elle a sur les muscles. Personne ne se croit innocent par cequ'il a fait une mauvaise action dans la violence de la passion. « Qu'on aime véritablement et l'amour ne fera jamais commettre des fautes qui bles-

(1) Réflexions morales de l'Empereur Marc-Antonin, liv. 3.

sent la conscience et l'honneur , dit Didérot ». On ne peut combattre sans absurdité la vérité de ce sentiment intime gravé malgré nous dans le cœur de tous les hommes. Et que signifie ces remords inconciliables s'ils ne viennent de l'intime conviction qu'on pourrait par une courageuse et raisonnable résistance , mitiger , modérer , adoucir la passion qui nous domine , et comme le dit Corneille , (tragédie de Pompée).

« Forcer la Vertu d'être encor la maîtresse ».

FIN.

MM. LES PROFESSEURS.

, Directeur de l'École. *Médecine légale, Histoire de la Médecine.*

P. M. Auguste BROUSSONET, Directeur du Jardin. *Botanique.*

C. Louis DUMAS. *Anatomie, Physiologie, Médecine Clinique pour les maladies réputées incurables.*

G. Joseph VIRENQUE. *Chimie, Pharmacie.*

Pierre LAFABRIE et J. L. Victor BROUSSONET. *Clinique interne.*

Jean POUTINGON et André MEJAN. *Clinique externe.*

J. B. Timothée BAUMES. *Nosologie et Pathologie.*

J. Nicolas BERTHE. *Thérapeutique, Matière Médicale.*

J. M. Joachim VIGAROUS. *Instituts de Médecine, Hygiène.*

A. Louis MONTABRÉ. *Chirurgie, Médecine opératoire.*

Jean SENEAUX. *Accouchemens, maladies des femmes, éducation physique des enfans.*

MM. LES PROFESSEURS HONORAIRES.

Antoine GOUAN, *ex-Professeur de Botanique.*

J. Antoine CHAPTAL, *ex-Professeur de Chimie.*